

25^{ème} Chapitre de l'Abbé Général M-G. Lepori OCist pour le CFM – 24.09.2014

"*Soli Deo placere desiderans, sanctae conversationis habitum quaesivit* – désirant plaire à Dieu seul, il se mit en quête de l'habit de la sainte vie monastique" (*Dialogues* II, Prol.)

Tout part d'un désir, un désir de Dieu qui nous fait demander à l'Eglise, à une tradition monastique, l'aide sans laquelle nous ne pourrions vivre ainsi, en préférant Dieu à tout. Le désir est tout entier adressé à Dieu, mais pour vivre ce désir nous avons besoin de demander à l'Eglise un chemin, une aide, une forme de vie qui nous aide à vivre vraiment ce désir de Dieu, à le faire devenir expérience, rencontre et relation avec Lui.

Ce motif essentiel de la vie monastique – plaire à Dieu seul – vaut cependant pour toute vocation chrétienne, même dans le mariage. Peut-être au début, aussi pour la vie monastique, cette raison n'est pas bien claire, comme ce fut peut-être le cas pour saint Benoît, mais dans toute vocation une fidélité pour toujours est possible seulement en retrouvant et en approfondissant ce motif essentiel de n'importe quel choix de vie, qui est au fond la nature de notre cœur. Notre cœur par nature est créé pour Dieu, il porte en soi le désir de plaire à Dieu qui le crée par amour. Mais, comme nous l'avons vu dans ces Chapitres et aussi chez les mystiques comme Gertrude, nous devons être aidés à connaître ce profond désir du cœur et à vivre ce désir avec de plus en plus de vérité. En cela l'Eglise nous aide, et ceux qui devraient surtout nous aider sont le monastère et la communauté dans lesquelles nous vivons.

Toutefois, personne, à l'exception de la Vierge Marie, n'est absolument pur dans ce désir. Même saint Benoît, dans le désir de plaire à Dieu seul, décide de "*petere deserta*" (chapitre 1), de se retirer dans la solitude, dans le désert, mais au début il emmène avec lui sa nourrice qui, écrit saint Grégoire "*hunc arctius amabat*". On pourrait traduire : "qui l'aimait en le tenant serré contre elle", c'est-à-dire de manière possessive, comme cela arrive avec beaucoup de parents.

Mais comment? ! saint Benoît qui laisse tout : famille, possessions, études, carrière, ville, emmène avec lui une nourrice collante, affectivement possessive, qui depuis qu'il est né le cajole, le couvre de baisers, l'engraisse à force de sucreries, le traite comme un enfant même à l'âge adulte ? !

Mais nous devons être reconnaissants à saint Grégoire de n'avoir pas gardé le silence sur cet épisode, parce que cela nous fait comprendre que, même lorsque nous sommes "partis" pour suivre notre vocation, nous ne sommes pas pour autant libérés complètement de ce qui entrave notre adhésion totale au Seigneur. Le désir de plaire à Dieu seul est là, et il est fort dès le début, mais même dans le désert nous ne pouvons nous dispenser d'affronter une conversion de notre cœur, une libération de notre cœur, qui durera toute la vie.

Chacun de nous est suivi également dans le monastère, et d'autres dans le mariage, par une "nourrice possessive" contre laquelle il faudra faire un travail de détachement, de maturation. Le problème n'est pas tellement la nourrice, mais nous qui laissons tout et tout le monde pour le Christ, et qui sans nous en apercevoir emportons avec nous des liens plus déterminants que le lien avec Lui, plus collés à notre cœur.

Mais l'important est d'en être conscients, et d'être conscients que sur ces liens possessifs de personnes ou autres choses, nous devons faire un chemin de maturation. L'important est de ne pas "donner l'habit monastique" à la nourrice, de ne pas la revêtir d'un vêtement sacré, comme si elle faisait partie de notre vocation. L'important est de ne pas créer de motifs sacrés pour justifier les liens possessifs vis-à-vis desquels nous ne sommes pas libres, parce qu'alors ces liens nous dévorent et le désir de leur plaire détruit le désir de plaire à Dieu, et donc notre liberté la plus profonde et notre capacité d'aimer. La nourrice dont nous ne nous libérons pas intérieurement, si depuis notre naissance nous tétions à son sein, va nous "sucrer" complètement, ne laissant rien de nous pour plaire au Seigneur.

Notons cependant que saint Benoît, pour se détacher de sa nourrice, ne l'a pas... assassinée. Il l'a abandonnée en cachette – "*nutricem suam occulte fugiens*" – après avoir fait un miracle pour la consoler d'un ustensile de cuisine cassé. En somme, il a résolu sa relation avec elle dans sa relation avec le Seigneur qui peut tout, donc en priant pour elle avec foi. En un certain sens, il l'a laissée en la confiant à Dieu qui fait des miracles, même le miracle de consoler et de remplir Lui-même les relations possessives que nous rompons, ou au moins dans lesquelles le Seigneur nous demande une distance. Si notre cœur, en s'attachant à Dieu, fait une expérience de liberté, nous devons avoir foi que cette liberté, le Seigneur veut aussi la donner aux autres, remplissant de Sa présence aussi leur cœur.

Ainsi, tout cela nous fait comprendre que le travail sur notre affectivité fait partie du processus mystique de notre adhésion à Dieu, et nous ne devons pas en avoir peur. Bien au contraire, l'affectivité est nécessaire à la mystique. Ce n'est pas pour rien que les mystiques se nourrissent du Cantique des cantiques. Autrement, au Christ nous donnons seulement la tête et pas le cœur.

En acceptant ce détachement, le jeune Benoît trouve Subiaco, qui est un lieu défini par deux éléments, la solitude et l'eau vive : "Ayant abandonné sa nourrice en cachette, il se dirigea vers un endroit isolé et désert appelé Subiaco (...) abondant en eaux claires et fraîches" (chap. 1). Subiaco n'est pas un désert sec et sans vie : c'est un désert d'où jaillissent des fleuves d'eau vive. C'est un lieu symbolique du cœur qui adhère au Christ (cf. Jn 7,37-38). A Subiaco, Benoît trouve dans le Christ l'unique source de la vie. Là, il suit l'Agneau qui le mène à l'union sponsale avec Lui : "L'Agneau (...) sera leur pasteur, et il les mènera aux sources des eaux de la vie" (Ap 7,17).

Mais attention ! Benoît ne part pas à l'aventure, instinctivement. Subiaco est aussi le lieu où Benoît trouve une paternité, un guide spirituel, en la personne du moine Romain : "Tandis que dans sa fuite il se dirigeait vers ce lieu, il rencontra un moine du nom de Romain, qui lui demanda où il allait et, ayant eu connaissance de son désir, garda jalousement le secret et lui offrit son aide, lui faisant revêtir l'habit de la consécration à Dieu et lui fournissant le nécessaire" (chap. 1).

Ainsi saint Benoît ne cherche pas une vie mystique *do it yourself*, comme tant de personnes aujourd'hui. Même dans la solitude, il suit un père, et à travers lui toute la tradition monastique de l'Eglise. Le père spirituel, pour sa part, s'il lui procure le nécessaire pour manger, n'est pas possessif comme la nourrice. Il suit à une distance respectueuse le chemin que Benoît fait avec Dieu. Romain contribue à la solitude de Benoît, il ne la remplit pas. Ce qui l'intéresse, c'est de voir vers quoi Benoît est tendu : "*quo tenderet requisivit*", c'est-à-dire le désir de Benoît : "*cuius cum desiderium cognovisset...*". Un bon père spirituel ou une bonne mère spirituelle n'est pas celui ou celle qui nous donnent leurs réponses, mais ceux qui nous aident à aller au fond de notre désir, du désir profond de notre cœur, qui est le désir de Dieu. Et nous savons que Benoît avait tout quitté "désirant plaire à Dieu seul – *solī Deo placere desiderans*" (Prol.). Romain est le père que Dieu donne à saint Benoît pour l'aider dans ce désir, qui est précisément le désir mystique, le désir de correspondre au désir sponsal de Dieu à notre égard.

Au sommet de la consécration à ce désir de plaire à Dieu seul, Benoît retrouve la communion fraternelle, avec le prêtre qui, après trois ans, viendra le trouver le jour de Pâques. Qui va au fond de la communion avec le Christ trouve la joie de la vivre avec tous.

Et à la fin du premier chapitre de la *Vie* de saint Benoît, au Livre II des *Dialogues* de Grégoire le Grand, Benoît en est à rayonner sa paternité sur les personnes les plus misérables des environs : de pauvres bergers. D'abord ils ont peur, croyant que Benoît est une bête : imaginons-le avec une barbe et une chevelure de trois ans, et vêtu de peaux de bête ! Mais ensuite "reconnaissant en lui un serviteur de Dieu, nombreux étaient ceux qui passaient d'une vie bestiale à la grâce de la piété – *eorum multi ad pietatis gratiam a bestiali mente mutati sunt*" (chap. 1).

Le mystique humanise le peuple. Je ne vous dis plus qui a écrit qu' "il est urgent de retrouver un esprit *contemplatif*, qui nous permette de redécouvrir chaque jour que nous sommes les dépositaires d'un bien qui humanise, qui aide à mener une vie nouvelle" (*Evangelii gaudium*, § 264).

C'est justement cela qui advient comme fruit de la mystique de saint Benoît. Mais dans cet épisode, on voit que ce qui humanise l'être humain est la mystique elle-même, la piété elle-même que le mystique a approfondi en renonçant à tout le reste. Les bergers "à la vie bestiale" des environs de Subiaco, saint Benoît les humanise en leur transmettant la grâce de la piété, la grâce de la vie dans le Christ pour laquelle il s'est sacrifié tout entier.